

d'un coup d'œil tous les visages d'une même ligne. Comment découvrir même un si cher ami, dans ce flot mouvant ? Marie et la mère Noellet y renoncèrent bientôt, éblouies par cette succession fatigante de couleurs vives. Antoinette, au contraire, continua de regarder. Elle aimait ses frères d'une tendresse à part, elle était leur préférée, elle voulait voir Jacques. Et voilà que vers le milieu du défilé, un adjudant dit à demi-voix, tout près d'elle : " Numéro 7, trois jours de salle de police pour vous apprendre à porter votre fusil. " Elle suivit le geste du sous-officier et le mouvement de tête des camarades qui désignaient l'homme puni. Son cœur se serra. Le numéro 7, une figure encore rose, mais amaigrie, de grands yeux bleus cernés, les épaules voûtées, un être souffrant, qui n'avait du soldat que l'uniforme et l'obéissance peureuse, c'était Jacques, le frère, le fils aimé, celui dont le père attendait encore un aide dans l'avenir !

Comme il avait changé !

— Pauvre gars, dit un gamin près d'Antoinette, ils ne devraient pas le punir, il n'en a pas pour longtemps dans le ventre.

Elle se détourna vivement. Un flot de larmes lui avait monté aux yeux. La mère Noellet ni Marie n'avaient rien entendu. Elles causaient ensemble. Bientôt la foule entraîna les trois femmes à la suite du régiment. Par les rues, par les boulevards plantés d'arbres, elles accompagnèrent le dernier bataillon, forçant le pas malgré elles, au rythme de la musique qui sonnait toujours en avant. De temps à autre la mère Noellet disait :

— C'est-il drôle que mon Jacques soit là et que je ne l'aie pas vu ! Je voudrais pourtant bien le voir !

Marie souriait vaguement, sans répondre, comme ceux dont l'esprit est ailleurs, dans une pensée égoïste et lointaine.

Et Antoinette, la plus gaie de toutes, d'ordinaire, demeurée un peu en arrière, triste jusqu'au fond de l'âme, ne quittait pas du regard le rang où marchait le numéro 7, reconnaissable pour elle à la rousseur de sa nuque.

(A suivre)